

EXTRAITS DE PRESSE

Tinan Leroy, *Magnitude 7.3*

Presse écrite

France Dimanche, 18 décembre 2011, portrait

"En quelques heures, j'ai changé de prénom, de pays et de maman... Je vivais dans une famille pauvre, en Haïti. Je m'appelais alors Mariasse et je n'avais que 4 ans et demi. Du jour au lendemain, j'ai débarqué en France, dans une contrée que je ne connaissais pas, avec une nouvelle maman qui m'a rebaptisé Christophe. J'étais perdu. Petit, on m'explique que j'ai été adopté parce que ma mère haïtienne n'avait pas les moyens de m'élever. Je deviens alors le petit noir avec qui les autres élèves blancs de l'école ne veulent pas jouer.

Ma révolte est silencieuse. De l'extérieur, j'offre l'apparence d'un gamin calme, obéissant, docile. Mais à l'intérieur, ça bouillonne, ça tourbillonne. Le petit Haïtien que je suis au fond de moi n'arrive pas à s'épanouir. J'en veux à ma mère biologique de m'avoir abandonné sans un baiser, sans un au revoir. J'en veux aussi à ma mère adoptive d'avoir coupé mes racines.

Pendant mes années d'adolescence, je repense souvent à ma famille haïtienne, mon frère aîné, ma mère. À l'âge où l'on se forge une personnalité, où l'on s'invente un avenir, je me sens comme enlisé, en quête de mon identité. Alors j'effectue à distance des recherches pour tenter de retrouver les miens. Après tout, s'ils ont eu la faiblesse de m'abandonner, moi j'aurai bien le courage de remonter jusqu'à eux. J'interroge le consulat, je prends rendez-vous avec des associations ou des organismes d'adoption, je rencontre la communauté haïtienne de France. Et je finis par retrouver la trace de ma famille. À 22 ans, encore étudiant, je réapprends le créole que j'avais complètement oublié et, malgré mon petit salaire de prof de physique remplaçant à mi-temps, je parviens à financer mon voyage en Haïti.

À l'arrivée à Port-au-Prince, le choc est violent.

Je suis frappé par la pauvreté extrême, effaré par le manque d'hygiène. Il n'y a pas d'évacuation des eaux usées.

La ville entière est une vaste poubelle. Il semble très difficile d'y trouver de l'eau potable. Cela me révolte. En même temps, je me demande si je vais reconnaître les miens, après dix-huit ans d'absence.

Au premier coup d'œil, je ne reconnais pas ma mère. Les traits de son visage se sont estompés dans ma mémoire. Dès le premier contact, pourtant, je ressens son amour maternel intact. Je suis submergé de bonheur. J'ai enfin le sentiment d'appartenir à ce pays oublié de tous, à cette famille qui survit tant bien que mal.

Les retrouvailles sont incroyables. Mais ce que j'apprends de la bouche de ma mère l'est encore davantage. Dix-huit ans plus tôt, elle m'avait confié à un pensionnat pour une courte durée, le temps d'améliorer sa situation financière, tout comme 39 autres mères de la région. Mais, lorsqu'elle est revenue me chercher, je n'étais plus là. Disparu, kidnappé!

L'établissement était vide et le personnel absent. Elle n'a jamais su où j'avais été emmené. A ce moment-là, je me suis donné pour mission de retrouver les 39 autres disparus et de lutter contre le trafic d'enfants, car malheureusement, les cas similaires sont monnaie courante dans le monde de l'adoption internationale. Quant à moi, je devrai faire un long travail pour tenter de pardonner à "mes deux mamans" ma mère haïtienne qui m'a abandonné par manque de vigilance, ma mère française qui m'a déraciné en voulant me sauver. J'ai d'ailleurs écrit un livre dans lequel je veux dire à tous les parents qui adoptent un enfant étranger que le pire à vivre, pour lui, c'est le déracinement qu'on lui impose. Tout le reste : le confort, les cadeaux et les soins ne calmeront jamais le séisme intérieur que vous aurez provoqué chez cet enfant, qui restera écartelé entre deux mondes. »

La Croix, 24 novembre 2011

Une joie plus fondamentale, liée à la quête de sa propre identité, est le fil directeur d'un petit livre de Tinan Leroy, intitulé *Magnitude 7,3*. Inutile de préciser qu'il s'agit de l'échelle de Richter. Il suffit de dire que Tinan Leroy, à l'âge de quatre ans, fut arraché par un subterfuge à l'institution charitable d'Haïti à laquelle sa mère, misérable, l'avait confié.

Adopté en France par une femme célibataire dévouée, il ressent, dix-huit ans après son adoption, l'appel de son vrai pays. Il retourne à Haïti faire en quelque sorte la connaissance des siens, mère affectueuse, père « infect » et d'un égoïsme inimaginable, fratrie enthousiaste et cousinage ébloui.

Le livre de Tinan Leroy raconte ses voyages, ses difficultés, ses grandes joies et ses petites désillusions avec une simplicité remarquable. Il le fait, essentiellement, sous la forme d'un journal

intime, rédigé comme le sont souvent les journaux intimes ; à la vas-y comme je te vis, sans effets oratoires, avec beaucoup de naïveté, d'emballements et de tristesses. À cheval entre deux civilisations, celle d'Haïti et celle de la France, il est dans un grand inconfort. Sa lutte pour trouver enfin sa vraie assise est faite de ruptures, de colères froides.

Deux mondes, deux vies pour un début d'existence dont l'histoire est loin d'être achevée.

Bruno Frappat

Libération, 28 mars 2011, « Haïti – Adoptions à but lucratif »

Depuis le séisme de 2010, la France a gelé les dossiers pour enrayer un trafic d'enfants impliquant responsables de crèches et avocats.

Ses prénoms racontent son parcours tourmenté. Jusqu'à l'âge de 4 ans, il s'est appelé Manassé. Arrivé en France, il est devenu Christophe. Pour sa carrière artistique, il a choisi Tinan, son surnom haïtien qu'il a découvert en 2002 en retournant pour la première fois dans son pays natal. Agé de 31 ans, ce danseur et chorégraphe fait partie des 7 000 enfants haïtiens adoptés par des familles françaises en trente ans. Depuis une dizaine d'années, l'île des Caraïbes est devenue la destination privilégiée des parents français, lesquels représentent plus du tiers des adoptants.

Tinan se souvient mal de ses premières années. Tout juste se rappelle-t-il d'un matin pluvieux de 1984 où, à sa descente d'avion en provenance d'Haïti, une femme blanche en pleurs s'est jetée à ses pieds et l'a enlacé. Premier contact effrayé avec sa mère adoptive. Elevé en Ile-de-France, Christophe oublie son créole maternel sans cesser de s'interroger sur son pays d'origine. Vers 20 ans, il consulte son dossier. On peut y lire que ses parents biologiques, incapables de subvenir à ses besoins, l'ont abandonné. Grâce à Internet et à pas mal de chance, il retrouve la trace de sa famille et se rend en Haïti à l'été 2002. Malgré la joie des retrouvailles, raconte-t-il, *«ça n'a pas vraiment été une libération, c'était très remuant émotionnellement»*. Surtout lorsqu'il apprend que sa mère biologique n'a jamais consenti à une adoption. En situation de grande pauvreté, elle l'avait placé dans une crèche où elle venait le voir régulièrement en attendant de le récupérer. Sauf qu'un jour, elle a trouvé un établissement vide, sans personnel ni enfants. Comme Tinan, quarante jeunes ont soudainement disparu à la même période. Le jeune homme, qui a rencontré certains parents, essaie de faire la lumière sur ces enlèvements. Dans son autobiographie à paraître (1), il porte un regard sévère sur l'adoption internationale qui, à ses yeux, *«ne doit être qu'un dernier*

Livres Hebdo, 23 septembre 2011, « Au nom de tous les siens »

Un jeune Haïtien adopté part à la recherche de sa vraie famille et de ses racines.

C'est un premier livre sous tension constante Un récit autobiographique commencé au moment du séisme qui a ravagé Haïti en 2010. L'auteur, qui signe aujourd'hui Tinan Leroy, est un jeune Haïtien, adopté à 4 ans et demi par une mère française célibataire Laquelle l'a baptisé Christophe, lui a donné tout son amour, l'a élevé de son mieux et lui a offert de bonnes études : Christophe est professeur de physique chimie dans un lycée et, musicien, il enseigne aussi la salsa. La greffe, semble-t-il, a bien pris. Mais vient un moment où leurs rapports se dégradent, jusqu'à la rupture Christophe se rebelle, ne se sent pas vraiment chez lui en France, et décide de retrouver ses racines. En 2002, donc, dix huit ans après, il retourne pour la première fois en Haïti, où il va aller de découvertes en révélations, vivre des expériences belles ou amères. Dès son arrivée, Christophe redevient Manassé, membre d'une famille innombrable et tentaculaire. On ne compte plus ses demi-frères et sœurs, les tantes et les cousins Manassé, donc, qui savait que ses parents biologiques étaient toujours en vie, quoique séparés, à Bombardopolis, au cœur du borbier de l'île, apprend que sa mère, Manza, ne l'a pas abandonné. Trop pauvre pour l'élever seule, elle l'a confié pour quelques mois à une institution religieuse, qui devait le lui rendre et qui en fait a vendu le petit garçon à une étrangère Bouleverse, scandalisé le jeune homme rencontre aussi son père, Fleurus, un vrai salaud qui le rejette avec mépris. Sinon, il s'intègre bien au reste de la famille, fraternisant avec son aîné, Omega, étudiant en médecine à Cuba, et les idéalisant même tous Manassé se veut désormais 100 % haïtien, crache sur la France, apprend le créole. Pourtant, lors de son deuxième séjour, aux vacances suivantes, il commence à déchanter. Il se trouve pris dans des jalousies aussi absurdes qu'inextricables, des rivalités religieuses entre les catholiques et les sectes « à l'américaine » qui pullulent sur l'île Il se rend compte, surtout, qu'il est une espèce de vache à lait, celui qui a de l'argent et qui doit aider toute la tribu. Alors qu'il vit modestement en France et se prive pour le faire. À part Omega, beaucoup de parasites. Le choc est rude. «*Je suis de nulle part* », écrit Leroy, qui rompt avec son ancienne vie (travail, mère, fiancée) pour tenter de se construire à nouveau sous le surnom créole de Tinan et grâce à la salsa. Ce témoignage, écrit avec précision, vaut par son originalité, les qualités du « héros », courage, compassion.

Jean-Claude Perrier

Télévision

Télésud, «Des mots et débats », 6 novembre 2011 à 20h